

L'ÉLAN DU LARGE

Après s'être retirée derrière l'horizon, la lumière revenait, lèvres humides et jambes perlées de brume. Elle emplissait chaque cavité de notre corps. Nous humions la plage et l'infini de ses abords. Nous entendions les cris menaçants des goélands aux becs pleins de vent. Nous marchions vers l'étoile des grandes dissolutions et nous enfilions au corps le fin lainage du petit matin. C'était la plage de la ferveur des premiers âges où les oiseaux dérivait, où l'air les portait vers les étendues dénudées, où la brise reprisait de fil d'or chaque entaille dans le sable, où tout allait paisiblement. Il est des jours où, ainsi, les choses commencent en surface, dans les champs de la réceptivité et de la sensation physique, puis certaine puissance farouche et magique se transfuse du réel au sang qui nous bat à la gorge. Il n'y avait plus qu'à *succomber* pour se tenir quitte, à la beauté singulière du site, à sa sauvagerie larvée.

Les vagues ondulaient, mues par ce mystérieux mouvement de l'univers, un balancement comme de branches de saules qui n'en finiraient pas de fondre en larmes à l'abolement des loups. Les dunes d'Écault semblaient vieillir à vue d'œil, au loin, dans la brume, et la poésie devait être la seule à pouvoir grimper à hauteur de la saillie abrupte se profilant à contre-jour, en haut de la falaise d'Équihen, au-delà des frênes, des érables et des pins dressés sur les collines. Les chars à voile ne tarderaient plus à tracer, dans le sable, leurs anneaux. La lumière s'était avivée, éclairant les massifs d'argousiers, d'oyats et de sureaux, répartissant sur la plage des taches et les bâches semblaient des puits

énigmatiques où l'on se serait volontiers penchée pour crier le nom de l'Aimé afin de lui assurer une vie féerique.

Au nord, la crête des dunes plaquées, orientées face aux vents dominants, au fond desquelles serpentait le chemin dit « des Juifs », la mer laiteuse, le ciel épais et violet et l'étendue de sable rappelaient tout à coup la plage de Scheveningen où marcher, un jour d'automne, froid et silencieux, renversait d'exaltation à retrouver la beauté de ces endroits du monde qui s'ouvrent sur l'infini; et l'on pensait, tour à tour, aux couleurs fortes et aux percées de lumière mouillée du tableau du même nom de Jacob van Ruysdael qui a peint, au ^{xviii}^e siècle, les plus beaux cieux qu'un peintre eût jamais peints.

« Promeneur, est-il écrit sur la stèle du chemin des Juifs, souviens-toi: sur ce chemin ont travaillé et sont morts des milliers de Juifs, victimes de la barbarie nazie lors de la construction du Mur de l'Atlantique, de 1942 à 1944 ».

Jamais, sur l'interminable plage qui allait de Sainte-Cécile à Écault, en passant par Hardelot, il ne ferait trop chaud. Les secondes seraient toujours claires. Les chênes de l'arrière-plan abritaient en leurs feuillages les cris des fous de Bassan et les mettaient à portée d'homme. La mer avait ici ce délicat pouvoir de savoir nous faire retirer en nous-mêmes. Son mouvement nous survenait, fulguration à l'état pur où, dans le face-à-face, on ne pouvait rien faire d'autre que *déployer un geste* et basculer dans l'élan du large, comme les vieux marins, le jour de l'Assomption, tandis que la statue nautonnière de la Vierge de Boulogne-sur-Mer traversait les odeurs de frites et de harengs, buvaient le drame jusqu'à la lie et basculaient, eux aussi, dans l'élan du large.

À la ligne d'horizon, les points radieux renvoyaient les rayons du soleil vers les lieux des sillages importants. Au bout des yeux, il y avait, affleurant la surface de l'eau, certaines ondulations que l'on n'eût pas vues sans ces ébats matinaux de la lumière et du vent. De la puissance absolue dont ils étaient capables dans ces moments-là, jaillissait une vision : une mire, un disque de tôle mate percé d'un trou qui laissait passer la lumière à ce point que ce disque et l'œil ne faisaient plus qu'un unique éblouissement. Il fallait s'asseoir et attendre la fin des siècles passés tandis que revenaient des images du *Lys de mer* d'André Pieyre de Mandiargues, où l'infini de la jeune fille et l'infini de la mer se trouvaient en un mystérieux *point de jonction* où attendait, avant même que les choses ne se fussent seulement formées, l'homme, d'ores et déjà *prévenu* de l'aventure inespérée qui venait ; de la chance qui, dans sa main, glisserait sous peu la sienne. Le ciel, la mer, la lumière, les roseaux et le sable formaient le décor de rêve pour l'amour attendu. La terre était le lit où se couchait la jeune fille et quand, de plaisir, sous l'homme qui l'emplissait, ses mains se fermaient sur des poignées de sable, elle était le point de jonction entre le ciel, la mer, la lumière, les roseaux et le sable.

L'amour est dans la mer. On ne peut rien y faire si, chaque jour, le poète brûle d'y baigner son ordinaire. De ce type d'amour-là, sensuel, tendre, magique, heureux, de ce type d'amour-là, ardent, démis du moindre sens du narcissisme, sous peu, il ne sera plus question, encore moins couché, ainsi, en les replis de *romans poétiques à visée d'Absolu* – espèce à jamais disparue dans la froideur de la plupart des proses sans éclat publiées aujourd'hui.

De fait, la beauté du paysage résidait sans doute dans sa *fidélité*. C'était un paysage qui, continuellement, naissant du crépuscule, demandait le même amour immuable exorbitant avant de lancer à la tête des passants, pour récompense inchangée, les mêmes coquillages cassés, les mêmes cris des mêmes oiseaux de mer et les mêmes vestiges de guerre et de trépas. Perpétuellement couché au lit des merveilles d'un *autre âge*, entouré de fossiles lyriques, un peu lubrique, tendu, frôleur, diabolique, le paysage transmutait les choses et disait connaître depuis toujours l'Aimée qui se présentait. Il lui tendait la main et lui promettait de ne jamais *mentir*. Il lui disait qu'à elle seule, il aurait des comptes à rendre, qu'il saurait guider son pas dans les dépouilles de

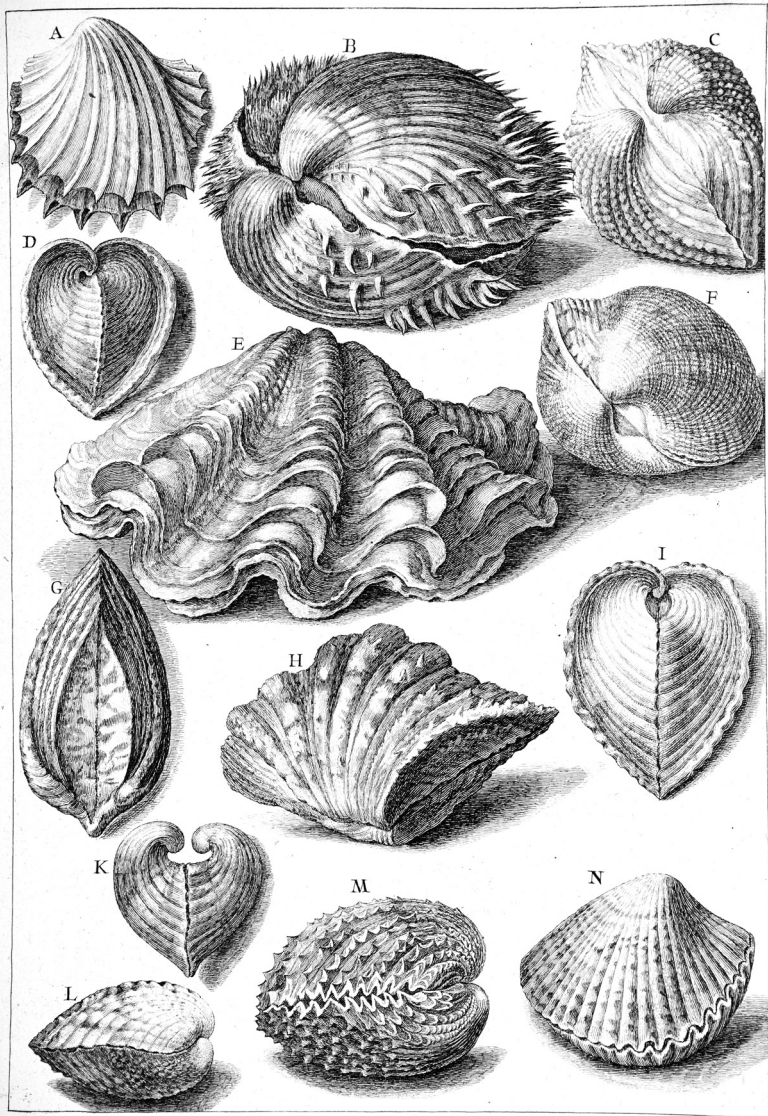
l'abîme et les labyrinthes effilochés du bonheur matinal. Il lui offrait sa robe d'opale. L'Amour était son idéal.

Entre Manche et mer du Nord, silencieux, nous marchions sur la plage. Il n'y avait aucune boule jaune suspendue dans le ciel et, si le soleil s'était bel et bien levé et l'aurore des grandes parenthèses achevée, on ne le savait qu'à la nature du ciel qui, dans son entier, semblait un feu de savane étendu. La plage, dessous, était saturée de l'eau de la marée descendante qui reflétait la brillance nue de l'été des étés. Une vague de



Cœurs.

Plan. 26.



aux dépens de M. Dufort Maître des Comptes et Seigneur de S^tLeu.

plus reculait sur la plage. Au nord, des oiseaux semaient la terreur le long de la Becque qui descendait vers la mer, à la sortie des dunes. Au sud, vers les blockhaus de la plage de Sainte-Cécile, restaient des traces qui hantaient la pensée, de plans de bataille de la dernière guerre et du supplice, voici quelques années, dans les mêmes lieux sordides, de trois jeunes filles capturées par deux frères à la sortie d'un bal.

Un cheval disparaissait dans la brume. Une vague avançait. À intervalles réguliers, la brise du large soupirait encore et faisait onduler le drapeau du poste de secours. Des cris d'enfants commençaient à se faire entendre. Les mouettes s'éloignaient vers le mont Saint-Frioux, les massifs d'argousiers et les dunes où elles pourraient, plus à leur aise, planter leur bec en pleine solitude. De détours en détours, la plage prenait le pas sur la mer. Il n'y avait plus d'ombre, ni d'étendue, mais des serviettes colorées sur le sable et, dessus, des gens, dont les enfants, non loin, à quatre pattes, construisaient des châteaux de sable. Dans la laisse de mer, reposaient d'innombrables petits os de seiche de pas plus de trois ou quatre centimètres de long et des petits cœurs de bœuf blancs avec des canaux creux et saillants sur leurs robes. Dans les vieux ouvrages d'Histoire naturelle du XIX^e siècle, consacrés à la lithologie et à la conchyliologie, on appelait ces derniers des *concha exotica*.

Les bâches brillaient, métalliques, vives et trop présentes désormais : avaient-elles seulement existé, ces bâches discrètes d'eau salée mauve et satinée des heures précédentes, ces assemblées de robes blanches étalées sur le sable ?

Il était possible, par cette matinée d'été, de monter les quelques marches qui menaient à la plateforme d'observa-